

CONTES ROMANESQUES.

27. LES SŒURS JALOUSES.³

Il est bon de vous dire qu'une fois c'était un homme, sa femme et leurs trois filles. Leur vieille mesure se trouvait tout près du

¹ Probablement *des blasons*.

² *Quand vous mourrez*.

³ Récité par Mme Prudent Sioui, de Lorette, en août, 1914. Mme Sioui avait appris ce conte de son beau-père, Clément Sioui.

château, et un serviteur du roi venait souvent, en cachette,¹ écouter ce que les filles se disaient. Un soir, elles se mettent à parler ainsi: "Nos parents sont vieux et incapables de travailler. Mais, que pouvons-nous faire pour eux, nous, trois filles? Ce n'est pas aisé de leur donner tout le nécessaire. Si nous pouvions trouver à nous marier!" Ayant entendu ça, le serviteur s'en va dire au prince que les filles voulaient se marier. "Demain soir, répond le prince, j'irai avec toi écouter ce qu'elles disent." Le soir venu, pendant que le prince caché près de la porte écoute tout, la plus âgée des filles dit: "*Tant qu'à* me marier, moi, j'aimerais bien devenir la femme d'un boulanger; je ne manquerais toujours pas de pain!" La seconde sœur dit, à son tour: "Moi, *tant qu'à* me marier, il faudrait que ce fût à un boucher; *ça fait que*² je ne manquerais jamais de viande." La plus jeune des sœurs, une beauté rare qui s'en fait accroire un peu, dit: "Pas moi! j'aimerais mieux me marier au prince; *ça fait que* je ne manquerais jamais de rien." Se tenant près de la fenêtre, le prince entend tout et, le lendemain, envoie un serviteur ordonner aux trois filles de venir au château, qu'on voulait les voir sans faute. Le serviteur arrive chez les parents des filles et dit: "Le prince fait demander à vos trois filles de venir immédiatement." Surpris de l'invitation du prince, les vieux parents pensent: "Qu'est-ce que le prince peut bien nous vouloir, nous, pauvres gens que nous sommes?" Appelant leurs filles, ils leur demandent: "Qu'est-ce que ça veut donc dire, ça, ce matin? Le prince vous fait demander. Avez-vous fait quelque coup,³ ou quelque chose?" Leur réponse est: "Mais vous savez, papa, que nous n'avons rien fait, n'ayant pas *grouillé de*⁴ la maison. Il faut bien aller voir ce qu'il veut."

Les filles *se grèvent* donc immédiatement et partent pour le château avec le domestique. Une fois arrivées au château, le prince entre seul avec elles dans une chambre, et dit: "Je vous ai fait demander toutes les trois pour que vous me racontiez ce que vous disiez hier soir." — "Nous n'avons rien dit!" — "Parole de prince! il faut que vous me racontiez ce que vous avez dit, hier soir, ou vous allez être punies sévèrement." L'ainée des filles avoue: "Moi, je n'ai pas dit grand'chose; seulement que *tant qu'à* me marier, j'aimerais mieux avoir pour mari un boulanger; *ça fait que* je ne manquerais jamais de pain." — "Eh bien! c'est réglé, dit le prince; vous allez vous marier au boulanger de mon château." Parlant à la seconde, il demande: "Vous, qu'avez-vous dit, hier soir?" — "Moi? pas grand'chose; seulement que *tant qu'à* me marier, j'aimerais mieux que ce fût à un boucher; *ça fait que* je ne manquerais jamais de bœuf." Le prince déclare: "Vous allez vous marier à mon boucher, dans mon château." Mais le

¹ La raconteuse disait: à la cachette.

² Pour ainsi.

³ I.e., *fredaine*.

⁴ I.e., *sorti de*.

pire, c'est pour la troisième; il faut le dire au prince lui-même! Il lui demande: "Vous, racontez-moi ce que vous avez dit hier soir!" — "Moi, je n'ai rien dit." — "Parole de prince! si vous refusez de me le dire, vous serez punie sévèrement." Comme de raison, c'est *ben coûteux*¹ pour elle de le dire au prince lui-même. Mais il faut plutôt le dire qu'être punie. "Moi, je n'ai pas dit grand'chose; seulement que j'aimerais mieux me marier au prince; qu'ainsi je ne manquerais jamais de rien." — "Comme cela, vous allez vous marier à moi." Les trois sœurs se marient donc, l'une, au boulanger, l'autre, au boucher, et l'autre, au prince. Elles vivent ensemble, au château.

Au bout d'un an et un jour, le prince reçoit un commandement,² et il lui faut faire un long voyage. A ses belles-sœurs et servantes il dit d'avoir soin de sa princesse. Et il part.

Pendant son absence, la princesse *achète*³ un petit garçon, le plus bel enfant qui se soit jamais vu dans le monde. A la vue d'une telle merveille, les belles-sœurs, pas très jolies elles-mêmes, deviennent jalouses. Elles s'entendent avec la vieille garde-malade pour faire disparaître l'enfant, avant le retour du prince. S'en emparant donc, elles l'enveloppent dans des langes, une serviette blanche, le mettent dans une corbeille d'or, et vont le déposer sur la grève.

Le prince avait hâte d'arriver et de voir son enfant, on n'en parle pas!⁴ Mais sa belle-sœur, la boulangère, lui dit: "J'ai une chose à vous apprendre, mais ça me coûte de vous la dire: vous allez vous fâcher?" — "Oui! mais où est mon enfant? Je veux le voir." — "Votre enfant, il faut l'avouer, je l'ai fait mourir: c'était un singe!" En fureur de voir que sa princesse avait *acheté* un singe, il la fait enfermer dans un cachot, où la lumière du jour n'entre point. Elle a beau vouloir parler, prier, se plaindre; il ne veut rien entendre.

Au milieu d'un bois éloigné, un vieux et sa vieille vivaient seuls dans une petite maison, sans enfant. Tous les matins, le vieux, dans sa barge, parcourait le bord de la mer à la recherche de débris. Un bon jour, il aperçoit au loin reluire un objet. Etonné, il s'approche et examine. C'est une corbeille d'or. Prenant la corbeille, il y voit le plus bel enfant qui soit au monde. Il arrive à sa maison, et d'une fierté⁵ sans pareille, dit à sa vieille: "Tiens! en voilà un enfant. Tu l'as désiré si longtemps que le bon Dieu nous l'a envoyé pour qu'il ait soin de toi et de moi sur nos vieux jours." Apercevant un si bel enfant, si bien vêtu, et dans une corbeille d'or, la vieille pense que le bon Dieu lui-même l'a envoyé du ciel.

A l'âge de dix ans, l'enfant, un jour, était sur la grève avec le vieux qu'il prenait pour son père. Le prince, se promenant en bateau avec

¹ I.e., *pénible, difficile.*

³ I.e., *met au monde.*

⁵ I.e., *joie.*

² *Ordre d'un supérieur.*

⁴ I.e., *va sans dire!*

ses domestiques, remarque ce bel enfant et approche de la rive pour le mieux voir. "Mais où donc avez-vous pris ce bel enfant?" demande-t-il au vieux. "C'est le bon Dieu qui nous l'a donné. Il vient du ciel. Ma vieille et moi n'avions jamais eu d'enfant, malgré nos prières, et nous n'avions personne pour prendre soin de nous sur nos vieux jours. Un jour, j'ai trouvé cet enfant sur la grève, dans une corbeille d'or. Venez donc à ma maison voir la corbeille." Le prince se rend à la maison et examine la corbeille d'or et la serviette. Au rebord de la serviette est la marque du prince. Demandant au vieux la permission d'examiner l'enfant, il aperçoit un médaillon à son cou, dans lequel les noms de son père et sa mère sont écrits. Ce médaillon venait de sa mère qui, en le perdant, le lui avait mis au cou pour que Dieu le préserve. A ça, le prince ayant reconnu son enfant, s'en va tout droit à son château, fait venir la vieille garde-malade seule, et lui dit: "Déclarez où vous avez mis mon enfant, ou je vous fait écarteler par quatre chevaux!" Elle dit et répète que c'était un singe; mais ça ne sert de rien. Le prince insiste: "Que ça soit un singe ou un monstre, je veux savoir où vous avez mis mon enfant." A la fin, elle avoue qu'il était le plus bel enfant qui se soit jamais vu. "Mais vos belles-sœurs jalouses l'ont fait jeter sur la grève, en disant que c'était un singe, pour que vous ôtiez la vie à la princesse." Faisant venir ses belles-sœurs, le prince leur demande: "Où avez-vous mis mon enfant?" A cette question elles entrent dans une telle fureur qu'elles veulent tout briser. On aurait dit le diable en personne. Le prince déclare: "Dites-moi ce que vous avez fait de mon enfant, ou vous allez être punies sévèrement." Elles répètent que c'était un déshonneur pour un prince d'avoir un singe pour enfant, et qu'elles l'avaient jeté sur la grève.

Quand le prince alla chercher sa femme dans le cachot noir, il la trouva presque morte. Car, pendant tout ce temps, ses sœurs lui faisaient subir des grandes souffrances pour la faire mourir, pensant après sa mort devenir princesses à sa place. Elle serait morte sans un petit chien qui lui sauvait la vie en lui apportant, tous les matins, par le soupirail, un morceau de pain.

Comme les belles-sœurs du prince persistaient à dire que son enfant était un singe, il les fit emprisonner avec la garde-malade. Qui sait? elles feraient peut-être mourir la princesse pendant qu'il irait chercher son enfant. Il part dans un grand bateau, avec ses serviteurs.

Voyant approcher un bateau reluisant d'or et d'argent, le vieux reste tout pâmé de surprise. Le prince l'aperçoit avec l'enfant, ramassant du bois sur la grève. Il dit: "Venez chez vous avec l'enfant. Je veux vous voir." Rendu à la maison, il dit au vieux et sa vieille: "C'est mon enfant que je suis venu chercher." — "Non! c'est l'enfant que Dieu m'a envoyé du ciel, s'écrie la vieille; il m'appartient. Je

l'avais si longtemps désiré! vous n'êtes pas pour nous enlever l'enfant qui aura soin de nous sur nos vieux jours." Touché de leurs larmes et de leur affection pour son enfant, le prince leur dit: "Vous n'aurez jamais de misère; je vous emmène avec moi." — "C'est impossible de quitter la maison paternelle. Avec notre enfant, ici, c'est le bonheur." — "Parole de prince! il vous faut me remettre mon enfant et me suivre tous les deux." Il ajoute: "N'oubliez pas d'apporter les langes et la corbeille d'or. Quant au reste, laissez-le; c'est inutile! Au château, je vous donnerai tout, à souhait."

Apportant la corbeille, les langes et la serviette, sur lesquels le nom de la princesse était marqué, le vieux, sa femme et son enfant montent sur le bateau, et bientôt arrivent au château, où on les conduit à leur chambre. Quant au prince, il fait venir sa princesse qui, voyant l'enfant, s'écrie: "Ah! mon enfant, je l'ai reconnu!" Et elle perd connaissance. Il n'y avait plus de doute pour le prince. La vieille garde-malade reconnaît l'enfant en l'apercevant. "C'est-*i* bien mon enfant, celui que vous avez jeté sur la grève?" demande le prince. Elle reste immobile, incapable de parler. "C'est-*i* bien mon enfant?" répète le prince. "Ce n'est pas lui. Votre enfant n'était pas une beauté: un singe!"

Le prince ordonne qu'on emmène les prisonnières, ses belles-sœurs. A son ordre, un domestique va chercher la corbeille d'or et les langes. Mais le vieux refuse de les lui remettre. "Qui sait? pense-t-il; il va peut-être les voler!" Et il les porte lui-même. A la vue de la corbeille, les belles-sœurs restent immobiles, pas même capables de remuer un doigt. Le prince s'aperçoit bien qu'elles sont des menteuses et des méchantes. Quand elles sont un peu remises, on leur montre la corbeille d'or, la serviette et les langes où se trouvent les marques du prince et de la princesse. L'enfant vient de lui-même. Au cou de l'enfant pend le médaillon qu'y a mis sa mère pour que le bon Dieu le préserve, et l'empêche de se noyer. Là, le prince demande au vieux: "A quel quantième l'avez-vous trouvé?" — "Le vingt d'août, en me ramassant du bois sur la grève, j'ai aperçu quelque chose luisant au soleil, comme un diamant. Je me suis approché, dans ma barque, et j'ai trouvé ce bel enfant dans la corbeille d'or. Moi et ma vieille, nous avons tant demandé au bon Dieu de nous envoyer un enfant pour avoir soin de nous sur nos vieux jours, que, pour ma vieille, il est un cadeau du bon Dieu lui-même. Nous en avons eu soin, c'est notre enfant. Tout ce qui est possible, nous l'avons fait pour lui."

Le prince *tumbe* en fureur. Un si bel enfant, et ses belles-sœurs l'avaient dit un monstre! "Allez les écarteler au plus vite, devant mon château!" ordonne-t-il à ses domestiques. Elles sont bien vite écartelées, deux chevaux aux bras et deux aux jambes.

Le prince, la princesse et leur enfant, le vieux et sa vieille entrèrent au château où ils demeurèrent ensemble, dans le bonheur. Et moi, ils m'ont renvoyée ici avec pas un sou.